

ICI MIEUX QUE LA-BAS RENDRE À CÉSAIRE



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

«J'habite une blessure sacrée/ J'habite des ancêtres imaginaires» (Moi, Laminaire, 1982)

Je ressens le décès d'Aimé Césaire comme celui d'un des miens. Le sentiment se comprend-il ? Il demeure étrange. Comme beaucoup de mes compatriotes algériens, il fut un temps où je n'appréciais pas beaucoup le concept de négritude dont il a été, avec Léopold Sédar Senghor, l'artisan et le défenseur farouche. C'était ce temps où, fiers héritiers d'une «Révolution» que l'on croyait pure et raisonnée, en tout cas infailible, nous nous gaussions de cette posture ironique difficilement déchiffrable pour des lecteurs binationaux. Nous voyions les choses en noir et blanc. Les thèses révolutionnaires de Frantz Fanon, ancien élève de Césaire au lycée Schœlcher de Fort-de-France, nous convenaient davantage que l'approche libérale des tenants de la négritude. Fanon s'insurgeait contre «la mise à l'écart d'un milliard et demi d'hommes par une minorité orgueilleuse». Césaire se réduisait à la défense de la négritude.

L'autre jour, j'entendais quelqu'un expliquer la négritude et c'était comme une révélation de simplicité pour moi. A ceux qui traitent négativement les Noirs, Césaire et ses compagnons ont décidé de répliquer par la fierté d'être Noir. Dans une interview rediffusée à l'occasion de son décès, j'ai entendu aussi Aimé Césaire raconter comment l'idée lui est venue de subvertir l'insulte en éternel : «Je passe dans la rue ; je me range mal. On me traite pour cela de sale nègre. Je réponds : le sale nègre vous emmerde.» Le choix du mot

nègre relève d'une certaine provocation, celle de retourner l'insulte pour en faire un motif de fierté. Il poursuit : «Lorsqu'il s'est agi de choisir le titre d'une revue pour le monde noir, j'ai préféré le mot nègre.» Ce retournement du sens a libéré d'un coup des millions de Noirs. Au lieu d'essuyer les quolibets racistes en rasant les murs, ils ont, grâce à Césaire, levé la tête et regardé dans les yeux les racistes qui les infériorisaient : «Le nègre te dit...»

Cette répartie fera du chemin et sera traduite en langues sophistiquées, ceux de la littérature, de la poésie, de la politique. Sans cette affirmation, Toni Morrison, l'écrivaine noire américaine, prix Nobel de littérature en 1973, n'aurait sans doute pas répondu à ce journaliste qui lui demandait si, un jour, il verrait un héros blanc dans un de ses romans : «Auriez-vous posé à un écrivain blanc la question de savoir si un jour il prendrait un héros noir ?»

Le poète haïtien René Depestre décrit ce que l'arrivée de Césaire dans la vie de la jeunesse intellectuelle haïtienne a apporté comme clés pour s'ouvrir à sa présence au monde : «Près de cinquante ans après l'éblouissant effet-Césaire, le parcours nous paraît l'un des plus exemplaires de l'intelligentsia mondiale du vingtième siècle. Son œuvre aura été le journal de bord de plusieurs générations d'Antillais et d'Africains. En nous invitant, en 1944, à réfléchir sur la poésie et la connaissance, à partir de Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire, Breton, et à partir de sa propre expérience de poète et de penseur, il nous aura

aidés à voyager en nous-mêmes, à la récupération du Moi que la colonisation avait enfoui sous des épaisseurs de mensonges, de poncifs et d'idées reçues.»

Aujourd'hui, le lion ne rugit plus. Et c'est maintenant qu'ils osent. Ils ont osé espérer mater le vieux rebelle intransigent en le «panthéonisant». Lui qui, toute sa vie, a lutté contre ces idées imbues de supériorité blanche que Nicolas Sarkozy a résumées à Dakar dans cette inqualifiable formule sur l'incapacité des Africains à se projeter dans l'avenir, on a voulu le ramener dans le troupeau contre un enterrement dans le saint du saint. La France officielle qui tente de l'embaumer avec une unanimité convenue, cette France qui réalise enfin que le poète et le penseur qu'il est appartient à l'humanité entière, continue à bafouer les idéaux auxquels il a consacré sa vie. Le 7 décembre 2005, Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur et président de l'UMP, de passage à Fort-de-France, avait souhaité rencontrer Aimé Césaire. Dans un communiqué, ce dernier répondait qu'il déclinait l'invitation pour des raisons personnelles explicites : «Parce que, auteur du discours sur le colonialisme, je reste fidèle à ma doctrine en anticolonialiste résolu. Et ne saurais paraître me rallier à l'esprit et à la lettre de la loi du 23 février 2005.»

En 2006, il a accepté de rencontrer celui qui allait être élu président de la République. Mais c'était pour lui offrir *Le discours sur le colonialisme* dans lequel il est dit sans ambiguïté : «Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment

la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.»

Il y a encore quelques jours, un jeune Africain sans papiers est mort noyé dans la Marne parce qu'il avait peur d'un contrôle. Cette mort, comme d'autres, est la conséquence d'une politique de l'immigration basée sur la suspicion et l'exclusion, la criminalisation des étrangers et les expulsions musclées. Ce rapport d'inégalité, de supériorité «décomplexée» avec les anciennes colonies, qui a abouti à de multiples drames et injustices, Aimé Césaire n'a pas cessé de le dénoncer. Visionnaire, il a senti, il y a cinquante ans déjà, l'éveil futur du refoulé colonial qui fait aujourd'hui penser que l'épanouissement du vieil empire démembré par la décolonisation consiste à revendiquer l'horreur consubstantielle au colonialisme.

L'excellent poète Césaire, celui qui a «plié la langue française à son vouloir-dire», ne s'est pas contenté d'étudier et d'instruire. Il a aussi mis la main dans le chaudron politique en défendant, depuis Fort-de-France, en tant que député et en tant que maire, les intérêts de son pays natal et celui de ces ostracisés comme le footballeur Lilian Thuram qui résu-rait sa désillusion ainsi : «En Guadeloupe, j'étais français et en banlieue parisienne, un petit Noir.»

Très populaire dans les Antilles, dernier poète d'envergure internationale qui mêle le souci esthétique au combat politique pour l'émancipation et la libération des hommes, Césaire était devenu un objet de convoitise électorale en France. Lors

de la campagne pour l'élection présidentielle de 2007, Nicolas Sarkozy avait tenu mordicus à le rencontrer. Ségolène Royal en a fait de même. Pour ne pas être en reste, Jean-Marie Le Pen lui-même, adepte de l'inégalité des races, claironnait : «Césaire est un grand poète dont je m'étonne qu'il ne soit pas à l'académie française, je vous le dis franchement.»

Franchement aussi, le torrent d'éloges funèbres qui se déverse sur Aimé Césaire a l'air parfois d'un gag. On loue le poète mais on cache sous le tapis la plume anti-raciste et anti-colonialiste acerbe. On est allé jusqu'à, comme cet éditeur de *Libération*, trouver du bon au «système éducatif français» qui permettait à des lycéens pauvres comme Césaire d'accéder à l'Ecole normale et d'y rencontrer «ceux qui avec lui forgeront le concept de négritude».

La moindre des choses, franchement...

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



DES PROMESSES, TOUJOURS DES PROMESSES !

Abdekka se rendra aux Jeux olympiques de Pékin.
Enfin des chances de médaille pour l'Algérie.

Aux échecs !

Aux harraga, le chef du gouvernement (cherchez l'erreur) a promis la création d'un demi-million d'emplois par an. Un demi-million d'emplois ? Sur un an ? Abdelaziz II se vante un peu, non ? Très honnêtement, je pense que Belkhadem devrait éviter de faire des promesses. Du moins, des promesses sur une année. Si Abdelaziz serait plus avisé de limiter le champ de ses promesses au court terme. Que le chef du gouvernement (vous avez trouvé l'erreur ?) promette le matin de manger une salade et un potage de grosses légumes le soir, ça peut passer. Que Belkhadem promette de marier les tons de sa cravate et de son costume à ceux de son kamis, le lendemain matin avant de sortir, ça peut passer. Que Belkhadem promette de ne plus porter sa tenue

soudanaise à la mosquée vendredi prochain (et pas celui en 15), ça peut passer. Que Belkhadem promette de résister une journée, une journée entière à la tentation d'appeler une ambassade «amie», ça peut passer (quoique). Que Belkhadem promette de féliciter Ouyahia pour l'avoir si bien remplacé en Inde et aux Etats-Unis, ça peut passer (là aussi, quoique). Vous l'aurez compris, Belkhadem doit impérativement arrêter de faire des promesses aux harraga. Les jeunes souffrent assez comme ça pour que quelqu'un, se présentant comme chef du gouvernement, sans en fournir la preuve, sans détenir les papiers attestant de cette fonction, vienne leur promettre un demi-million d'emplois dans l'année. Les harraga sont peut-être désespérés, désespérés et prêts à tout, mais pas à gober un tel bobard. Parce que les jeunes, ils voient bien à la télé qui est vraiment chef du gouvernement. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.